

L'archiviste et l'ethnologue. Regards croisés sur une rencontre

Anne Both, Agnès Vatican

Citer ce document / Cite this document :

Both Anne, Vatican Agnès. L'archiviste et l'ethnologue. Regards croisés sur une rencontre. In: La Gazette des archives, n°233, 2014. Les archives, aujourd'hui et demain... Forum des archivistes 20-22 mars 2013 (Angers) pp. 131-139;

http://www.persee.fr/doc/gazar_0016-5522_2014_num_233_1_5129

Document généré le 15/03/2017

L'archiviste et l'ethnologue. Regards croisés sur une rencontre¹

Anne BOTH
Agnès VATICAN

L'origine de l'enquête : un double concours de circonstances (Anne Both)

Nous souhaitons, avec Agnès Vatican, revenir sur une enquête ethnographique qui a été réalisée dans le service des Archives municipales en juin et juillet 2009. Elle a été initiée par le ministère de la Culture, qui avait lancé un appel à projets, à l'époque où il y existait encore une Mission ethnologie sous la responsabilité de Christian Hottin. Au départ, ma mission était d'enquêter au sein du ministère de la Culture dans le bâtiment des Bons-Enfants. La subvention avait été versée, mais il y a eu des réticences au dernier moment. Au final, Christian Hottin m'a proposé un « plan B », à savoir : « Est-ce que vous voulez enquêter sur les archives ? » J'ai répondu oui, tout en ayant conscience que je ne connaissais pas ce milieu. Dans le but de me familiariser avec le monde des archives, je l'ai accompagné à un séminaire qu'il tenait avec Yann Potin. Dans l'assistance, était également présente Agnès Vatican, directrice des Archives municipales de Bordeaux et, concours de circonstances, c'était la ville dans laquelle j'ai fait mes études, ce qui a facilité le contact. C'est ainsi que j'ai pu faire des Archives municipales de Bordeaux un terrain ethnographique. Au départ, cela a été un peu un choc.

Je vais vous présenter mes premières impressions, extrêmement naïves évidemment sur les archives - je le suis peut-être toujours mais certainement un peu moins.

¹ Cet article est issu de la retranscription de l'intervention donnée lors du Forum des archivistes.

Cette enquête de deux mois a été restituée auprès du personnel et a donné lieu à deux autres enquêtes : une dans un service d'Archives départementales et une aux Archives diplomatiques à la Courneuve, enquête qui a généré un autre rapport.

Un regard extérieur sur le service (Agnès Vatican)

J'ai rencontré Anne Both de manière fortuite. Pourquoi me trouvais-je à ce séminaire ? Tout simplement parce que, parfois, lorsqu'on dirige un service territorial, on a besoin de s'aérer un peu l'esprit. Ce jour-là, justement, j'avais décidé de prendre le train direction Paris pour me rendre à l'une des séances de ce séminaire qui me paraissait particulièrement intéressante, sur la collecte d'archives privées menée par le service d'archives de l'Institut Pasteur. C'est de cette manière, résultant d'une série de hasards, que j'ai rencontré Anne Both.

Quel pouvait être l'intérêt pour les Archives municipales d'accueillir ce premier terrain ? Les Archives municipales de Bordeaux sont un petit service d'une quinzaine d'agents, installé dans un hôtel particulier du XVII^e siècle, un peu décati aujourd'hui et en état de saturation. Cependant, c'est un service très identifié localement en raison de la richesse de ses fonds, notamment privés et iconographiques.

En 2009, nous traversons une période charnière : le concours pour le nouveau bâtiment, après la réflexion sur un programme, venait d'être lancé.

Tout regard extérieur était intéressant : j'avais le souci de bien connaître mon établissement et notre fonctionnement. À ce titre, l'enquête d'une sociologue sur le public des archives avait été précédemment réalisée. C'était aussi un service en cours de mutation dans ses pratiques : en poste depuis neuf ans, j'avais pu constater que c'était un service qui fonctionnait beaucoup sur la répétition, la tradition et l'héritage (par exemple, chacun connaissait la personne qui avait occupé son poste précédemment). Mon arrivée a coïncidé avec une professionnalisation de l'équipe. Ce regard extérieur, porté également sur le métier, me semblait intéressant : je suis aussi une archiviste qui aime son travail et je trouvais qu'il pouvait nous aider à mieux le faire connaître et surtout à mieux le faire comprendre, en particulier auprès de notre hiérarchie, qui ne saisit pas toujours notre façon de travailler, notre rythme de travail et nos contraintes. Ce regard-là pouvait aussi m'aider à justifier du mode de

fonctionnement et des besoins spécifiques à mon établissement, qui ne sont pas les mêmes que ceux d'un musée ou d'une bibliothèque.

La découverte du quotidien archivistique (Anne Both)

J'étais familière de Bordeaux pour y avoir fait mes études. À propos du service, je connaissais surtout leur magnifique glycine et leur façade. Ne sachant rien des archives, je m'en étais fait une image à partir de ce que j'avais entendu lors du séminaire, qui était animé par des archivistes ayant une approche plutôt intellectuelle et parisienne, en décalage avec la réalité de certains services territoriaux. Je voulais donc comprendre le quotidien ordinaire des personnes qui y travaillent, auto-proclamés catégorie C, sans vocations initiales, ni historiens, ni chartistes. J'avais établi un programme de recherche avec des grandes questions, dont certaines ont été rapidement abandonnées. La première était : « La normalisation des pratiques – est-ce une contrainte ? » J'ai rapidement réalisé qu'il y avait beaucoup de doutes et d'arbitraire chez les archivistes et donc que cette question une mauvaise piste... Une autre de mes interrogations concernait l'émotion, possible ou non, face à la matérialité et la masse. Je me suis rendue compte qu'elle l'était. Une autre de mes questions traitait du rapport au temps et à l'espace. Je l'ai posée car le seul service d'archives que je connaissais était celui de Bordeaux, installé dans un magnifique hôtel particulier du XVII^e siècle.

J'avais aussi entendu que les archives étaient des objets qui acquéraient le statut d'archives à partir du moment où elles devenaient inutiles. Je me demandais comment des gens pouvaient s'engager « comme ça, à faire des trucs dont tout le monde se fout », c'est-à-dire quel était le sens de cela et comment s'en sortaient-ils ?

Je suis arrivée au moment de la fermeture annuelle : en juin, le service est fermé pendant quinze jours pour une grande campagne de dépoussiérage. Dès le premier jour, Agnès m'a demandé si je voulais rester dans le bureau ou aller dépoussiérer dans l'annexe. J'ai opté pour la deuxième proposition. Les autres se sont alors exclamés : « dès le premier jour tu fais ça ? Ils sont durs ! » J'ai simplement répondu : « oui, oui, j'aime bien ! »

Arrivée dans l'annexe, j'ai de suite compris que la poussière était... partout ! J'ai alors fabriqué un sac : je voulais me rendre utile, chargée de mon magnéto,

de mon appareil photo et de mon petit moleskine me permettant d'avoir les mains libres. Je faisais semblant d'aider les autres tout en découvrant les joies de l'aspirateur.

J'ai réalisé une vingtaine d'entretiens, j'ai eu beaucoup de discussions et j'ai pris de nombreuses notes et photos.

Au départ – mais je l'ai appris plus tard – les agents étaient un peu inquiets : comme j'avais expliqué que je travaillais sur le rapport au temps dans les archives, ils avaient peur que je m'intéresse particulièrement aux 35 heures...

Au sujet de mes premières impressions, j'étais totalement fascinée par le bureau d'Agnès : c'était l'ancien cabinet archivistique. Il ne restait « plus que » soixante-dix tableaux (elle en avait enlevé la moitié) et tout était beau ! J'ai eu l'occasion de faire la visite classique, qui inclut le tour des dépôts. L'effet a été immédiat : j'étais totalement envoûtée !

J'ai ensuite observé le personnel en train de travailler : j'ai trouvé leurs tâches longues, laborieuses, répétitives et un peu pénible. Ils me disaient sans cesse qu'ils n'avaient peut-être pas de délais mais qu'ils manquaient de temps. D'après eux, c'était un travail de Romains, de fourmis, ils « vidaient la mer avec une petite cuillère », même si, des fois, ils arrivaient à finir des travaux...pour en voir de nouveaux arriver !

Quand on est un simple humain, comment arrive-t-on à gérer cette échelle temporelle, matérielle ? Se sentent-ils utiles ? Leur réponse : « Pourquoi l'utilité devrait-elle être immédiate ? On sera peut-être utiles dans cinquante ans ».

Est-ce qu'ils se décourageaient ? On me répondait parfois : « arrête tu vas nous saper le moral ! » Le personnel était assez hétérogène : des employés surdiplômés, des bac + 5 et des doctorants qui avaient commencé des thèses sans la finir étaient aux côtés de personnes qui avaient d'abord été employées aux espaces verts avant d'intégrer la catégorie C et de quelques archivistes de formation (INP et master en archivistique). Finalement, peu rêvaient de devenir archiviste depuis leur plus jeune âge.

D'un point de vue méthodologique, je suivais les employés tout en essayant de me rendre utile. Il est difficile de leur parler lorsqu'ils sont en salle de lecture ou lorsqu'ils classent. J'ai donc proposé d'estampiller car c'est un moment, tout comme le dépoussiérage, dans lequel on peut facilement communiquer. Ils m'ont gentiment supportée et ont été très patients.

Les résultats de cette enquête (Anne Both)

Mon enquête aux Archives municipales de Bordeaux m'a conduite à considérer un « triptyque archivistique » : le bâtiment, les fonds et le personnel. C'est un concept assez particulier, car on a l'impression que tout est en cohérence : ils sont les uns sur les autres. En effet, le bâtiment avait tendance à s'écrouler, tendance qui s'est précipitée depuis et il y a des fonds absolument partout. On a l'impression que le bâtiment agit sur les fonds, les fonds sur les gens, etc. Le résultat est très singulier.

La plupart des gens qui y travaillent connaissent quasi uniquement ce service d'archives, ce qui induit un rapport au document assez particulier et ce malgré les visites annuelles dans d'autres services organisées pendant la fermeture.

J'ai observé une autre singularité à Bordeaux, qui est probablement liée à ce triptyque : les archivistes étaient assez nombreux à me parler du « monde réel ». Il y avait d'un côté le « monde archivistique », qui correspondait au travail de fond sans délais clairement délimités et, de l'autre, le « monde réel », avec des personnes réelles, des délais, des impératifs, les communications administratives, la salle de lecture (où là, par contre, il faut aller très vite) et les Journées du patrimoine. Cela me donnait l'impression d'une sorte de dichotomie entre un « monde archivistique » en creux, dans lequel on est un peu hors du temps, et le « monde réel ». Au cœur de ces deux univers qui se perturbent, la salle de lecture est le nerf de la guerre : tout le monde s'y rend, j'ai même été amenée à faire du magasinage !

J'ai également constaté un rapport particulier avec la masse. Masse de document, parfois oppressante, mais dont les dépôts sont remplis de vies d'anonymes, en contraste total avec les vieux papiers, les traces et les morts. Ici, c'était très « vivant ».

J'ai remarqué une continuité temporelle entre le passé, le présent et le futur : le personnel hérite du travail réalisé avant puis intègre une chaîne, un petit interstice entre le passé et le futur. Le présent devient alors quasiment insignifiant.

La plupart des membres du personnel sont incapables de se définir, en tout cas professionnellement : ils ne peuvent pas dire qu'ils sont archivistes car, même si cela fait plus de vingt ans qu'il existe des masters en archivistique, l'archiviste, pour eux, c'est la directrice et c'est aussi un titre. S'ils ne semblent pas avoir de métier clairement nommé, ils s'inscrivent, tout en étant non-

archivistes, dans les traces des anciens : dans leurs meubles, dans leurs instruments de recherche, etc. Il y a finalement une sorte de continuité assez rassurante : s'ils ne se définissent pas comme archivistes au départ, il y en avait avant et il y en aura après, ils ne sont pas seuls.

Ainsi, le travail est perçu comme un héritage et les arriérés deviennent la dette archivistique (et il me semble qu'à Bordeaux à l'époque, il y en avait beaucoup). Par conséquent, il fallait quand même s'en affranchir, car c'est un peu le « cadeau empoisonné ». L'idée de transmission va donc au-delà des objets car le travail devient lui-même objet de transmission.

Comment arrivent-ils à tenir ? À l'évidence, ils ne s'engagent pas pour aujourd'hui mais plutôt pour l'histoire, pour l'avenir, avec le pari pascalien que, peut-être, un jour, dans vingt, cinquante ou trois cents ans, leur travail va intéresser quelqu'un. En effet, lorsque je pose la question : « mais tu es sûr que ce document va sortir ? », on me répond : « ne dis pas ça, on ne sait jamais, si ça se trouve, demain ça va sortir ».

J'ai pu observer à Bordeaux, dans ma grande naïveté, cette spécificité (que je n'ai pas constaté dans le service d'archives départementales et aux Archives diplomatiques dans lesquels j'ai enquêté ensuite) entre monde réel et monde archivistique, et ce triptyque fusionnel bâtiment-fonds-personnes (mais qui est lié au lieu je pense). En revanche, les stratégies mises en place pour négocier avec la double immensité matérielle et temporelle des archives, c'est-à-dire l'infinité de la masse et l'éternité de sa conservation, sont communes aux autres services d'archives. Comment arrive-t-on à se repérer dans des choses qui sont au-delà de l'échelle humaine ? Évidemment cela se fait aussi par le plaisir et par l'émotion.

Un peu partout, j'ai souvent retrouvé la fierté de participer à un projet aussi noble : même si les archivistes ne sont pas toujours visibles, même s'ils n'en ont pas le titre. La concurrence entre les temporalités est visible, ainsi que ce passage de l'une à l'autre avec une tension, entre le travail de fond qui est un peu hors du temps et la réalité qui, elle, est concrète.

Finalement, pour rendre sa mission acceptable, l'archiviste n'est-il pas condamné à opérer une négation du temps et à fractionner la masse, de façon réelle ou imaginaire ? L'imaginaire, par exemple, c'est un personnel qui se réjouit secrètement d'avoir fini le récolement d'une travée ou qui passe de la lettre A à la lettre B dans son classement des dossiers de personnel.

Accueillir une ethnologue dans l'établissement (Agnès Vatican)

Je m'étais demandée s'il fallait une autorisation de ma hiérarchie quant à la présence d'Anne dans notre service d'archives. Finalement, j'ai donné une simple information, en la présentant comme stagiaire, sans trop en dire non plus. En effet, je me demandais moi-même comment cette expérience allait se passer et quels allaient être les résultats de cette enquête. J'ai donc préféré gérer cela sur le terrain, au jour le jour, en l'accompagnant bien sûr : nous avons accepté de l'accueillir, il s'agissait donc de le faire dans les meilleures conditions.

Anne est arrivée à un moment un peu particulier de l'année, celui de la fermeture annuelle, ce qui lui a permis aussi de rencontrer assez facilement toute l'équipe. Je pense que, même s'il y a eu quelques questions, surtout dues à l'incompréhension autour de son rôle exact, tout le monde a trouvé sa présence bénéfique. En effet, elle a offert un renfort humain non négligeable, même s'il a fallu à un certain moment qu'elle explique qu'elle ne pouvait pas l'être tout le temps.

Nous avons aussi été confrontées à la question de l'appréhension du public : en effet, toute nouvelle tête arrivant en salle de lecture peut susciter une curiosité. Nous avons des lecteurs « habitués » qui nous connaissent mieux que nous-mêmes et l'un d'entre eux avait même sollicité un entretien individuel avec Anne. Ainsi, elle a également eu un aperçu des problématiques autour du public.

L'étude s'est déroulée comme Anne l'a décrit. À un moment, elle a souhaité prendre du temps pour des entretiens plus approfondis avec plusieurs personnes de l'équipe. Cela a été possible tout en jonglant avec les calendriers des congés d'été.

Anne a ensuite rédigé un premier pré-rapport sur les Archives, que j'ai lu avec beaucoup d'intérêt. La question de l'anonymisation s'est posée : pour le terrain, ce n'était pas possible. Lorsque j'ai lu le premier jet, j'ai reconnu, surtout dans la mesure où nous sommes une petite équipe, absolument tout le monde. Je lui ai donc demandé d'aller plus loin dans l'anonymisation. Comme je l'expliquais, je m'étais interrogée sur la manière de, peut-être, restituer ce travail, en particulier pour sensibiliser ma hiérarchie aux problématiques spécifiques des archives. Je m'étais demandée si j'allais transmettre ce rapport avant de décider de ne pas le faire : même en ayant pris des précautions sur l'anonymisation, il aurait pu être utilisé, notamment par la DRH, à des fins détournées, dévoyées de leur objet.

Par contre, j'ai essayé de m'approprier les résultats de l'étude. J'ai relevé en particulier les dimensions très spécifiques (trityque fusionnel) : l'enquête prend une photo d'un établissement à une période de sa vie. En 2015, nous allons déménager dans un nouveau bâtiment. Le lieu actuel n'existera donc plus en tant que tel : de ce point de vue, le terrain vaut aussi comme témoignage d'une époque qui sera un jour révolue.

Il me semblait qu'il y avait des éléments très spécifiques relatifs à mon établissement, surtout liés à son histoire. Ainsi, Anne, qui ne connaissait pas les archives avant d'être venue à Bordeaux, avait intérêt à découvrir d'autres services, chose qu'elle a faite : elle a depuis publié un rapport que je trouve beaucoup plus complet, car il compare et met en perspective plusieurs situations.

L'utilité des résultats (Agnès Vatican)

Quant à moi, ce rapport et le suivant m'ont permis de réfléchir sur un certain nombre de questions, comme celle du rapport à la masse. En management, on vous apprend qu'il faut motiver vos agents. Cependant, quand on classe les dossiers de carrières et, qu'au bout de deux ans, on passe seulement de la lettre A à la lettre B (aux Archives municipales de Bordeaux, je refuse l'échantillonnage des dossiers de carrière car ils sont très intéressants), cela peut parfois être décourageant. À ce titre, le rapport d'Anne m'a conduit à réfléchir davantage à cette question. Notre fonctionnement est très polyvalent : toutes les personnes qui classent des fonds tiennent aussi la salle de lecture, et cela me semble plutôt apprécié. Pour faire le lien avec la réflexion d'Anne sur cette double temporalité, sur ce « monde réel » et ce « monde archivistique », la salle de lecture est effectivement perçue comme un lieu où l'on reprend prise avec le monde réel, avec une temporalité rythmée par la demande du lecteur, dans l'attente de son document et dans les meilleurs délais. Il faut donc se dépêcher (on n'a pas de levées). De ce fait, par rapport à un fonctionnement d'établissement, cela m'a conforté dans l'idée qu'il est bon qu'ils fassent les deux. Dans le même temps, cela permet aussi de mieux comprendre qu'on ait parfois du mal à traiter des demandes en urgence (par exemple, le cabinet du maire pour la veille ou un notaire qui va signer une vente l'après-midi et qui a besoin d'un acte, etc.). Ces urgences viennent en effet complètement perturber la temporalité dans laquelle l'équipe s'inscrit assez facilement.

La question du métier était également soulevée. Anne a mis en relief des aspects que l'on perçoit un peu confusément. Je m'étais investie dans la formation de mon équipe (stages CNFPT, AAF, Archives de France, etc.) et, finalement, au bout de neuf ans, les employés ont malgré tout continué à ne pas se définir comme archivistes, ou en tout cas à ne pas se donner un intitulé de métier. J'ai donc réalisé un travail sur les fiches d'évaluation et de poste, pour trouver des noms aux métiers (par exemples agents d'archives, assistant-archivistes). Je me suis également investie l'année dernière avec l'AAF dans un projet du référentiel métiers du CNFPT : nous essayons de faire créer une fiche d'assistant archiviste, au côté de celle, existante, d'archiviste expert. Ces démarches sont le prolongement des problématiques mises en lumière par Anne, même si ce sont des éléments que l'on ressent peut-être intuitivement. Le fait qu'une personne extérieure l'ait perçu a aidé à en prendre conscience et à réfléchir sur une évolution possible pour que le personnel se sente investi d'une responsabilité et d'un métier à part entière. On ne sait trop combien les Archives ont longtemps servi de rebut et de placard et le fait de donner un métier aux gens est important de ce point de vue.

Cette étude n'est pas très diffusée ni connue mais je souhaiterais qu'Anne puisse publier le résultat de ce travail sur les trois établissements : cet ouvrage serait très bénéfique à la profession. Chacun peut se l'approprier et apporter ses critiques : je pense en effet qu'il y a matière à critiquer, mais cela serait vraiment utile que notre profession puisse disposer facilement de ce travail de terrain, financé par le ministère de la Culture et qu'il s'honorerait à publier.

Agnès VATICAN
Directrice
Archives municipales de Bordeaux
(2000-2013)

Anne BOTH
Ethnologue (CDSP-Lahic)